

# LE STYLE DANS LES PAREMIES GIDAR : MOULES SYNTAXIQUES ET MECANISMES FIGURATIFS

**Daniel Bouba**

Université de Maroua

bouba.daniel@gmail.com

## Résumé

*L'étude met en lumière le style caractéristique des formules gnomiques chez le peuple gidar. La sémiostylistique sérielle mise en œuvre a permis, à partir de l'analyse syntaxique, thématique et figurale, de dégager quelques séries de faits langagiers susceptibles de donner un cachet particulier aux parémies de ce peuple. L'existence de ces séries entérine le postulat selon lequel les formules parémiologiques sont générées en fonction des moules existants dans la langue-culture et des schèmes mentaux du peuple. Aussi, la compétence parémiologique exige-t-elle la maîtrise de ces moules et de la socioculture qui jouent un rôle très capital dans la mémorisation, la production et l'interprétation. Au-delà de leur unité et de leur diversité, les parémies peuvent obéir à une classification sur la base de leur construction syntaxique, de leur thématique et des procédés figuratifs autour desquels elles sont formulées.*

**Mots clés :** gidar, parémie, sémiostylistique sérielle, style.

## Abstract

*The study highlights the characteristic style of gnomic formulas among the Gidar people. The serial semi-stylistics implemented made it possible, from the syntactic, thematic and figurative analysis, to identify a few series of linguistic facts likely to give a particular cachet to the paremias of this people. The existence of these series confirms the postulate according to which the paremiological formulas are generated according to the existing molds in the language-culture and the mental schemes of the people. Also, paremiological competence requires mastery of these molds and of socioculture, which play a very capital role in memorization, production and interpretation. Beyond their unity and their diversity, paremias can obey a classification on the basis of their syntactic construction, their thematic and the figurative processes around which they are formulated.*

**Keywords :** gidar, paremia, serial semi-stylistics, style.



## Introduction

En définissant le style comme “Cette manière littéraire singulière”, G. Molinié (1993) montre que l’objet du stylisticien dans d’analyse du style est de déceler afin d’analyser tout ce qui sépare et isole les caractères irréductibles au fond d’une œuvre unique incomparable à toute autre. Les parémies gidar à l’image de celles de tous les autres peuples du monde ont un style. Comment se caractérise-t-il ? Nous servant de la sémiostylistique sérielle de G. Molinié (1993), nous avons pu dégager dans le discours parémiologique gidar des faits répétitifs qui constituent ce qu’on appelle la réitération aussi appelée “effet de liste”. Elle renvoie à l’ensemble des phénomènes langagiers qui se répètent dans un énoncé, voire dans un corpus. Outre qu’elles sont en grande partie sémantiques, les reprises peuvent se manifester également sur le plan de la forme, notamment les niveaux phonétique, lexical, morphosyntaxique ou structurel. Nous proposons dans cette réflexion, qui est une partie du chapitre de notre thèse en préparation, une caractérisation du style des parémies gidar à partir de deux phénomènes langagiers se rattachant à la réitération qui est “un fait linguistique omniprésent dans les textes à vocation littéraire”(Ruwet, 1972 :111) et qui par ailleurs est une figure stylistique qui englobe un ensemble ou “une série de figures et de situations plus précises, comme la réduplication, l’analepse ou encore l’isolexisme”(Gouchan, 2011 :24). G. Molinié (1998) la présente d’ailleurs comme “une notion qui devrait étayer toute entreprise stylistique”. Il dit qu’elle est “un concept de base réellement sérieux” dans toute étude stylistique. La singularisation du style va se reposer sur d’une part sur les moules syntaxiques et d’autre part sur les mécanismes figuratifs.

## 1. Les moules syntaxiques récurrents dans parémies gidar

La notion de moule a été inspirée par la notion de construction telle qu'elle a été définie dans le cadre de la grammaire constructionnelle. Ainsi, sont considérées comme constructions les formes qui portent un sens qui n'est pas prédictible à partir de leurs composants ou d'autres constructions connues (Goldberg, 1995 : p.4). Selon Duvallon (2007 : p. 116), la notion de moule a été proposée pour la première fois par Hakulinen et *al* (2004). Nous entendons alors par moule syntaxique un schéma constructionnel qui véhicule un sens indépendamment du lexique qui le réalise. Il s'agit ici d'identifier les structures récurrentes qui ne se trouvent pas à des positions identiques dans des parémies consécutives. D'ailleurs, la réitération est un élément qu'on retrouve à des positions variées dans un corpus (Gouchan, 2011). À plusieurs endroits à l'intérieur des parémies, on rencontre des structures identiques que l'on peut assimiler à des parallélismes de construction ou même à des calques ou ré duplications d'un même schéma. Pendant que certaines structures se limitent à des séquences lexicales, d'autres s'étendent à des parémies entières. Nous nous attarderons sur les constructions autour du nom et du verbe.

### 1.1. Les constructions autour du nom

En observant l'axe paradigmatique, on peut déceler des constructions autour des différentes catégories grammaticales. En ce qui concerne les constructions syntaxiques autour du nom, nous avons dénombré une vingtaine de cas qui respecte des moules particuliers.

#### 1.1.1. GN + adjectif.

À titre d'exemples, considérons ce qui suit :

(1a) *Zə totomboŋ*..... Peau poisseuse.....

(1b) *Dongbol hormot*.... Nuque crochue.....

(1c) *Təl (ən) pepet* ..... Les pieds lestes....

(1d) *Diy mogget* ..... Les bonnes gens....

À l'observation de toutes ces constructions, on se rend compte que ces différents segments des parémies constituent une série de faits langagiers soumis à l'effet de la reproductivité d'une structure ou d'une syntaxe. La mise en évidence de cette série met au goût du jour le problème du moule de fabrication des parémies.

Ces segments étant formés sur le même modèle à savoir Nom + adjectif, on peut légitimer cette structure comme un modèle pour générer la caractérisation. Étant donné que les parémies dans lesquelles ces segments apparaissent sont, pour la plupart, des injures, il serait judicieux de retenir cette forme comme un premier moule pour les générer surtout lorsqu'on s'appuie sur l'aspect physique de la personne. Le premier exemple est un dénigrement de la peau à travers l'emploi du vocabulaire dévalorisant "poisseuse". Plus l'adjectif est de sens négatif, plus le segment participe de la dévalorisation, du rejet, de la désapprobation. C'est le cas de l'exemple qui suit où l'insulte est en rapport avec la forme de la nuque. Plus l'adjectif est de sens positif, le segment participe de la valorisation, de l'approbation. C'est le cas dans le troisième exemple où les jambes sont qualifiées par un terme valorisant "lestes". La parémie qui intègre ce genre de segment sera analysée comme une parémie laudative, c'est-à-dire qui apprécie positivement une chose ou une personne.

Dans le cas des injures ou des éloges, les segments présentés fonctionnent comme des comparés et se combinent avec un mot de comparaison suivi d'un comparant ainsi que l'atteste le moule suivant :

### 1.1.2. GN + adjectif (comparé) + va (mot de comparaison) + GN (comparant)

Intègrent ce moule, les trois premiers segments illustratifs ci-haut :

(2a) *Zə totomboŋ va na oŋgornoko*

Peau/poisserie/comme/pour/crapaud

“Peau poissonnerie comme celle du crapaud”

(2b) *Doŋgbol hormot va nat sagarakə*

Nuque/crochue/comme/pour/martin pêcheur

“Nuque crochue comme celle du martin pêcheur”

(2c) *Təl (ən) pepet va na zaŋvəna*

Jambes/lestes/comme pour/pintade

“Jambes lestes comme les pattes de la pintade”

Chacun de ces exemples obéit à la même structure et pourrait être classé parmi les comparaisons. Le cadre de formation des injures ou des éloges étant fixé par ce format, il fonctionne telle la règle de reproduction d’un nombre infini de formules qui seront prises pour des variantes. S’il existe des comparants qu’inconsciemment l’imaginaire associerait à tel ou tel comparé, il faut reconnaître que diachroniquement, d’autres comparants sont associés aux comparés taillés au goût des individus et qui s’imposent.

Toutefois, dans certains cas, on peut employer ironiquement un adjectif. C’est le cas de :

(3) *Diy mogget amba momzlok ada əndəreheŋgə.*

Gens/bons/sous/variolo/prog. /profiter

“ Les bonnes gens profitent derrière l’épidémie de la variolo ”

Lexicalement, l’adjectif *mogget* (bons) est de sens positif mais son sens contextuel est loin de l’être. Ce segment doit être interprété dans le sens contraire. Ce cas de figure incline à penser que ce moule requiert parfois du recul dans le contexte socioculturel pour démêler le positif du négatif.

Autour du nom, on peut également citer une autre série de faits langagiers. Celle-là est formée sur le modèle :

### 1.1.3. GN + na + GN.

Ce moule permet de générer n-segments dans les parémies de notre corpus. Le morphème *na* est très problématique dans la langue gidar. Tantôt il est une marque pausale, tantôt un introducteur du discours rapporté, tantôt un relateur, notion introduite par Claude Hagège (1997 :42) et qu'il présente comme une catégorie grammaticale accessoire à côté de la grammaire qui est une composante nécessaire. Il la définit comme " l'ensemble des éléments qui, selon les langues, sont soit des prépositions, soit des postpositions, soit des désinences casuelles, soit une combinaison de deux de ces moyens. ". Il s'agit d'une marque de dépendance d'un complément circonstanciel ou actanciel par rapport à un prédicat, le plus souvent verbal. Pour le cas de la langue gidar et dans le contexte de ce moule, *na* est un relateur et fonctionne comme une préposition qui permet de relier deux nominaux pour exprimer soit une idée de possession soit un complément du nom ou circonstanciel. Lorsqu'on dit par exemple

(4a) *Daway na* .... La grossesse de ....

(4b) *Slogoy na(n)*... La faucille de ....

(4c) *Heydeŋ na* .... Le criquet de ....

Dans ces trois cas, il n'est pas mis en exergue l'idée de possession mais plutôt d'appartenance. Voilà pourquoi, on les trouve dans les formules telles que

(5a) *Daway na Bəlka sa?* .... Est-ce la grossesse de Boulka?

(5b) *Slogoy nan van azəm ba* .... Sa faucille n'est pas tranchante

(5c) *Heydeŋ na daŋgar assan də deŋzle ba* .... Le criquet de l'aveugle ne renferme pas d'oeuf

Si on considère ces autres exemples, on confirmera que le relateur *na* en gidar permet d'exprimer aussi l'idée de possession:

(6a) *Gərəŋgərəŋ na ...* L'embrouillamini de ...

(6b) *Tetewirgé na ...* Les pattes de ...

(6c) *Uffunyo na ...* La fleur de .....

Ces segments apparaissent dans les parémies bien connues à l'instar de :

(7a) *Gərəŋgərəŋ na Saŋgariga .....* L'embrouillamini de Sangariga

(7b) *Uffunyo na talaga .....* La fleur du kapokier.

(7c) *Əwany na əda miyhq də tetewirge na gəmnnda ...* La débrouillardise qui conduit à préparer le remède avec les pattes du poulet

Dans les exemples :

(8a) *Mikke na ....* Le bâton pour .... et

(8b) *Miyha na ...* le remède pour ...,

*na* introduit respectivement un complément circonstanciel de but et de moyen. Ainsi *Wətukkiyə mikke na əzeŋ noko* veut dire c'est ton enfant qui sera ton bâton d'appui quand tu seras vieux. Ce bâton est présenté ici du point de vue de son utilité, de son but. Il en est de même du remède utilisé dans l'expression *Əwa miyhq na əmta'i* où l'on présente l'enfantement comme un moyen de lutte contre la mort.

Dans le cas de *Héréme na kiy kapta...* "La balanite de l'espace aride", le relateur *na* introduit un complément circonstanciel de lieu. Il donne la précision sur l'espèce de cet arbre qui pousse sur les espaces arides.

Cette diversité de fonctions du *na* en gidar rend plus complexe la construction du sens des séries de faits langagiers où il apparaît. Son emploi recouvre des phénomènes différents.

La dernière série de faits langagiers formés autour du nom que nous voudrions présenter est celle-ci, composée de :

#### 1.1.4. GN + də (avec) + GN.

Ce moule a permis de générer beaucoup de segments dans les parémies. *Də* en gidar peut se traduire diversement dans d'autres langues. Toutefois, il revêt deux natures : une préposition et une conjonction.

En tant que préposition, on peut le traduire soit par le terme “ avec ” ainsi que l’indique l’usage qui est fait de lui dans (9) *Miyha də tettewirgé....* “ Le remède avec les pattes du poulet ”, (10) *Guluk də slayət a makrata....* “ Une femme avec les dents sur la poitrine ”. On peut aussi le traduire par le terme “ sur ” ainsi qu’on peut le voir dans (11) *Həmbəl də kiyti* selon le sens. L’emploi du *də* étant élucidé, il est facile de construire le sens de (12) *Əwany na əda miyhq də tetewirge na gəmda*. Il s’agit d’évoquer une situation difficile pendant laquelle l’on est appelé à se débrouiller avec les moyens dont on dispose. Dans le cas échéant, il est question de se contenter des pattes du poulet pour préparer un remède qu’on aurait dû cuisiner avec la viande du poulet. Cette parémie souligne une mesure palliative face à une situation difficile. En (10), on évoque une femme acariâtre. On fait référence à cette méchante femme qu’Ogobogobo avait rencontrée sur son chemin un jour et qui avait des dents sur la poitrine. Le (11) évoque les arachides sur pied. On pourrait aussi parler d’un pied d’arachides mais le contexte ne l’autorise pas, car c’est en remuant un champ récolté à l’aveuglette que l’on tombe par concours de circonstance sur ce pied qui n’est plus perceptible. Seule la quantité de gousses qui en ressort permet de comprendre qu’on est en présence d’un pied d’arachides non déterré.

Lorsqu’il est considéré comme une conjonction, il est possible de le traduire par “ et ”. C’est l’emploi le plus répandu du mot comme en témoignent ces segments :

(13a) *Bəŋga də galan* ..... L’oiseau et son égal.....

(13b) *Bekne də wətəni* ..... L’éléphant et son petit.....

(13c) *Motoffo də énéné* .....Le tison et la fumée....



(13d) *Mbirke dā Flette* ..... Mbirké et Fletté.....

(13e) *Ziddé dā huwwa* ..... La mouche et la plaie .....

(13f) *Vala dā Gboko* ..... ..Vala et Gboko.....

Force est de reconnaître que les répétitions lexicales apparaissent en grand nombre dans les parémies gidar. Elles sont illustrées par quatre formes : GN + adjectif postposé qui compte plus de 15 illustrations ; GN + relateur qui compte environ 25 illustrations ; GNx reliés soit par une conjonction de coordination soit par une préposition. Cette forme a permis de recenser une dizaine de cas. La dernière forme retenue dans cette rubrique est GN + comme + pour +GN. Cette forme apparaît de manière très récurrente dans les parémies gidar. Elle compte environ 10 occurrences. Ce sont toutes ces formes que nous appelons syntagmes nominaux sériels car formé chacun à partir d'un noyau nominal.

Ce relevé a pour effet de créer une sorte de liste ou de série des faits identiques. La réitération repose alors sur le principe de l'harmonie et assure la cohésion du discours parémiologique dans son ensemble. Outre cette cohésion recherchée, la réitération permet d'aider le lecteur ou l'auditeur des parémies gidar à interpréter plus efficacement les matériaux étudiés en offrant une lisibilité plus dense du discours.

## 1.2. Les constructions autour du verbe

Autour du verbe, on retrouve des constructions presque identiques entrant dans des moules bien définis. Comme précédemment, on relève quatre formes de constructions autour du verbe qui reviennent de manière récurrente dans le discours parémiologique étudié. Ce sont :

### 1.2.1. Verbe ou locution verbale + dā +....

Cette première forme permet de relever plus de 20 occurrences. À titre d'exemples, nous avons (14) *ərkah dā* ... qui entre dans la formulation de la parémie *ərkah dā babala* qui signifie “ faire l'amour avec un cache-sexe ” ; (15) *ərğa tapa*

*də* ... qui entre dans la formulation de l'expression *ərga tapa də gélè* qui signifie " piler du tabac avec ses testicules " ; (16) *ərbah dəf də* ... qui entre la construction *ərbah dəf də məpkoyokoyo* signifiant " chasser quelqu'un avec du bruit ", etc.

Ce moule contribue à augmenter le nombre de constructions indirectes dans cette langue qui ont tendance à être répercutées dans l'apprentissage d'une autre langue.

### 1.2.2. Verbe /locution verbale + va + ....

Cette deuxième forme est illustrée à travers 6 occurrences. Les exemples qui l'illustrent sont (17) *əssa aret dīy va ... kəra aret gilewi* qu'on traduirait par " vivre parmi les gens comme le chien parmi les chèvres ". Cette parémie indique l'égarément d'une personne qui se trouve à l'endroit où elle ne devrait pas s'y trouver. Non seulement qu'elle ne comprend pas le langage des autres mais même les autres ne comprennent pas le sien. Dans ce contexte, la communication est très difficile et l'harmonie sociale qui en dépend sera sapée.

(18) *əssa va ... ziddə də huwwa*. Cette formule peut être traduite par " vivre comme la mouche et la plaie ". Cette parémie souligne le degré du lien qui unit la mouche à la plaie. Ils sont si inséparables que la présence d'une mouche à un endroit fait penser à l'existence d'une plaie à l'entour ou même du sang et vice versa. Quand bien même on sait que la mouche nuit à la plaie, on admet toujours que les deux sont intimement liées.

(19) *əndəwəd va ... kəpa ara memteke*. Le segment verbe + va est traduisible par " se dissimuler comme ". Le comparé ici est la farine du mil dans le couscous. C'est une parole de bénédiction qui est toujours prononcée par qui de droit, les règles étant fixées culturellement. Dans le cas de la socioculture étudiée, les géniteurs, les tantes, les oncles, les grands-parents ont le plain-droit de bénir avec ce genre de parole.

### 1.2.3. Verbe/locution verbale + na+ ....

Cette troisième forme est mise en exergue par 04 expressions. Ce moule permet de générer des segments tels que :

(20) *əfad təkiy na ... əsbəra*. Le premier segment de cet énoncé est traduisible par Essuyer l'endroit pour. Il est complété par le verbe à l'infinitif tomber formant ainsi une expression compacte qui signifie que la chute ou l'échec arrive presque sans avertir sa victime.

(21) *əgəm əskəl na ... goloko*. Le segment V+ na +... peut être traduit par "imiter la danse de...". Il est complété par le groupe nominal composé du nom *gala* (égal, congénère) et du déterminant possessif " ton ". Les deux segments forment l'expression complète qui est une mise en garde contre l'imitation servile de ses congénères. C'est en même temps un appel à garder son originalité tout en évitant les mauvaises compagnies.

À partir de ces deux exemples, on peut percevoir la problématique autour de l'emploi du *na* qui peut tantôt exprimer le but tantôt exprimer la possession.

### 1.2.4. Verbe/locution verbale + Nom répété.

Cette dernière forme apparaît trois fois dans l'ensemble du discours étudié. Ces cas bien que rares sont atypiques et très rares dans le langage courant. Ce sont :

(22) *əgay Gabla Gabla*. Sa traduction est " lutter à la façon des gens de Gabla ". Certes Gabla est le nom d'un quartier du village Djougui dans le canton de Lam, arrondissement de Figuil, mais rien n'autorise les locuteurs de reproduire ce schéma pour en former des expressions nouvelles qui auront une portée aussi grande tant dans le temps que dans l'espace.

(23) *əsbər gəmnda gəmnda*. On peut traduire cette formule par " tomber à la façon des coqs ". Son sens est à rechercher dans le contexte de combat, de lutte, de challenge. Autrement, on traduirait aussi l'expression en remplaçant coqs

par poules. À l'observation, on dégage que les coqs dans leur combat s'élèvent haut et tombent parfois chacun sur son flanc avant de se relever soit pour continuer le combat soit pour raviser. Ce nom répété a valeur d'adverbe qui complète le sens du verbe.

(24) *awɗak kàra kàra*. Cette expression s'inscrit également en droite ligne de ces deux premières. Sauf que au lieu d'apporter des informations supplémentaires sur le verbe lutter ou tomber, le nom répété modifie le sens du verbe se séparer en le rapprochant de la façon dont les chiens se séparent.

De tous ces moules que propose le noyau verbal, on retient que le gidar utilise beaucoup les constructions indirectes dont la traduction ou la saisie du sens est souvent fonction du contexte de l'éclosion de l'expression.

## **2. Les mécanismes figuratifs dans les parémies**

Les figures de style constituent un vaste ensemble complexe de procédés variés, ce qui rend leur étude délicate. Elles mettent en jeu soit le sens des mots, soit leur sonorité soit enfin leur ordre dans la phrase (C. Stolz, 2006). Elles impliquent des opérations de transformation linguistique complexe et une volonté stylistique de l'énonciateur, la recherche et la production de l'effet sur l'interlocuteur, et répétitions d'ordre figuratif sont celles qui font référence à certaines figures de style. Elles impliquent d'autre part un contexte et un univers de référence parce que chaque langue a ses propres figures de style. Parce qu'elles possèdent "des points d'ancrage prédominants qui déterminent leur identité, tout en laissant le champ libre à des variations discursives qui concourent à leur spécificité dans chaque énoncé", M. Bonhomme (2019 : p. 1) parle de figuralité qu'il définit comme événement du style". Ici, nous traitons de celles du contexte et de l'univers gidar. Nous nous limiterons à certaines images telles que la comparaison, la métaphore,

l'ironie et le parallélisme et montrerons que chacune d'elle a une ou des construction (s) particulière (s) qui commande (nt) son sens.

## 2.1. Les moules de la comparaison

En portant une attention particulière à la façon dont les messages sont codés dans les parémies, on peut arriver à comprendre que les auteurs de celles-ci s'emploient beaucoup pour les pourvoir en images et autres figures de style. Séduit par cet effort, Quitout (2002) les qualifie "de bijoux linguistiques" tandis qu'Anscombe (2009) parle de "de figures signifiantes". Lorsqu'on examine les parémies usant de la comparaison, il est possible d'isoler deux formes : la comparaison avec un degré de signification de l'adjectif et la comparaison avec un mot de comparaison.

### 2.1.1. Les comparaisons avec un degré de signification

À l'intérieur de la première forme, on peut distinguer deux variantes. La première est celle qui s'opère grâce à l'emploi du comparatif de supériorité. Un fait peut être préféré à un autre jugé inférieur à lui comme dans (25) *Dəda kalyam kiy kəduppu ....* „Mieux vaut goûter un peu que de ne rien avoir". Un plat peut être jugé supérieur à un autre ainsi que le dit la parémie (26) *Dəda məkklaŋ mupukən kiyit medim.....* „Mieux vaut un ragoût de crabes qu'un plat de corète simple". La structure ici est : Mieux vaut X que Y. X et Y pouvant être des objets soumis au goût de l'homme.

La seconde forme du comparatif est celle qui utilise la formule X est plus que Y. X et Y ici pouvant être des événements, des faits, des actions dont on mesure l'intensité ou la gravité. Dans (27) *Əŋgbay na mok məzə əssa daykiyən na təlko...* "le heurt de ta bouche fait plus mal que le heurt de ton pied", on signale qu'entre les deux faits, le plus grave est le premier. La gravité ici est mesurée en fonction des conséquences de l'un et de l'autre. Si le heurt du pied peut guérir et se cicatiser

celui de la bouche est capable de créer des inimitiés, des rancoeurs qui sont interminables et dont les conséquences peuvent aller jusqu'à la mort. Dans (28) *Iḡkile a luloho ada addāḡ bələm daykiy a mālpa.....* "L'eau fait plus de bruit dans la rivière que dans le mayo", on juge également l'intensité du bruit de l'eau dans deux contextes différents. Même si la rivière et le mayo sont employés au sens figuré, cela n'occulte pas le fait que les deux représentent un petit et un grand. Le bruit ici connote la parole. Il arrive que ceux qui parlent beaucoup ne soient pas forcément ceux qui sont grands intellectuellement, physiquement ou spirituellement.

### 2.1.2. La comparaison avec mots de comparaison

En ce qui concerne la comparaison à l'aide des mots de comparaison, le plus utilisé dans les parémies est "comme". Dans la plupart des cas, on compare un humain à un animal ou à un autre humain. C'est ainsi qu'on comparera tour à tour la tête, la nuque, les pieds, le ventre d'un humain à ceux des animaux qui paraissent laids aux yeux du peuple. Les insultes sont générées par cette formule: partie du corps humain + va + partie du corps d'un animal ou d'un autre humain. Souscrivent à cette règle les parémies telles que (29) *Popyoḡ kiyən va kiy gəmən mās bəzar* qui relève des paroles de moqueries adressées à l'endroit des gens du clan *mās bəzar*. La tête de l'interlocuteur est comparée au gland des mâles du clan indiqué. Toutefois, l'usage d'une telle raillerie se fait entre clans bien connus. Dans (30) *Doḡbol hormot va nat saḡarakə!*, la nuque de l'interlocuteur est comparée à celle du martin pêcheur. La comparaison met un point d'honneur sur le caractère crochu de la nuque. Une nuque de cette forme est tenue en horreur et on s'en moque dans la société *kaḡā*. (31) *Zə hohorsom va na Motorpkozlopkozlo!* s'inscrit également dans le même sens en comparant la peau de quelqu'un à celle du gecko, rugueuse.

L'autre formule la plus célèbre pour générer des comparaisons est celle qui obéit à la règle: syntagme verbal + va

+ syntagme nominal. Souscrivent à cette formule les parémies ci-après: (32) *Andəwəd va kəpa ara memteke...* “Dissimule-toi comme de la farine à l’intérieur du couscous” ou (33) *Əssa eret diy va kəra aret gilewi ...* ”rester au milieu des gens comme le chien parmi les chèvres” et (34) *Əpelsən na, va əser kine aret iŋkileyi ...* ”Lui parler, c’est comme uriner dans l’eau”. On le voit, ces parémies comparent au moyen d’un syntagme verbal une réalité à une autre. La dissimulation souhaitée à l’interlocuteur dans la première parémie est voulue à l’image de la dissimulation de la farine à l’intérieur du couscous. De même, l’attitude d’un interlocuteur au milieu d’un groupe est assimilée à celle du chien parmi les chèvres. À quelqu’un d’irréceptif aux propos des autres, on compare toute option de lui parler à l’action d’uriner dans l’eau.

En théorie, il est établi que “ la comparaison relève d’une logique du vrai et du faux ” (Charbonnel et Kleiber, 1999 : p. 95). Selon certains développements, elle “ ne pose pas une similitude mais plutôt une vérité expérientielle ” dira Détrie (2001: p. 273).

Ainsi, face à toutes ces comparaisons, on est appelé à admettre ou à refuser la relation entre le comparant et le comparé en tant que proposition établie comme vraie par la tradition gidar. Cependant le contraire l’est autant si l’on considère certaines expériences de l’aire culturelle sahélienne, notamment gidar.

Il ressort que l’expérience en pays gidar a établi la farine dissimulée dans le couscous comme le symbole de la résistance au point de souhaiter que celui qu’on veut bénir soit comme cette farine. Pourtant dans la même socioculture, maintes cuisinières ont reçu des taloches et des injures parce qu’elles n’ont pas pu battre normalement la farine dans l’eau bouillante du couscous. Quoi qu’il en soit, la comparaison est au service de l’injure ou de la dévalorisation d’une personne ou d’un rapport (la plupart

des cas) soit elle souligne un détail très important. La figure de comparaison n'est pas la seule qu'emploie les parémies.

## 2.2. Les moules de la métaphore

Les auteurs des parémies emploient des images pour transmettre la même idée ou message avec différents signifiants. Dans notre corpus, nous avons souligné un grand nombre de parémies basées sur ce type de figures. Au rang des métaphores, on a les expressions de la générosité qui passe par le détour des images telles que (35) *Buso be'e* ... "le figuier abaissé" et (36) *Hambal da kiyti!* ... "les arachides sur pied". La laideur est associée à l'image du (37) *kesekeke aka hereme*... "Le haillon sur les balanites", (38) *apar na kara* ... "la vomissure du chien". D'autre part, nous avons des connotations culturelles qui expriment le mieux la richesse (le bœuf, les enfants, le bouc, le poulet), la trahison (39) *apoy timbe samba ankar* = enlever la glue sous l'anus du héron ; (40) *azam kiy dafa* = manger la tête de quelqu'un), etc. Dans le registre des synecdoques, on enregistre les formules telles que *kariya*, le sexe féminin pour évoquer la femme, la perdrix est l'image du malin, la panthère, celle de la méchanceté, le varan, celle de l'idiotie, l'antilope, celle de la peur, etc.

## 2.3. Les moules de l'ironie et du parallélisme

Outre les images, les parémies usent également des figures telles que l'ironie et le parallélisme.

### 2.3.1. Les formes de l'ironie

L'ironie est une forme de tromperie ouverte, de double jeu énonciatif contradictoire, où le locuteur feint hypocritement et paradoxalement d'adhérer à un point de vue qu'il rejette tout en cherchant d'une part à prendre cible le discours ou l'opinion à laquelle il fait écho et d'autre part à communiquer son propre point de vue par anticipation. En fait, lorsque la parémie renseigne que "la femme stérile s'est moqué de la femme



fertile ’’ ou que ‘‘ la fourmi s’est moqué du charognard ’’, ‘‘ En saison des récoltes, insulte ta mère ’’, les auteurs des parémies font une feinte à laquelle ils n’adhèrent pas forcément, mais communiquent leur point de vue par anticipation qui est tout à fait l’inverse de celle soulignée. Comment dans une société où la mère est le pilier de la famille, un enfant peut s’en moquer quand on sait le poids psychologique de ses vœux ? Comment comprendre que dans une société où la maternité est ce qui fait de la femme, une femme, celle stérile peut s’en moquer ?

### 2.3.2. Les formes du parallélisme

En ce qui concerne le parallélisme, il est un terme querellé. Il désigne tantôt un procédé de style qui consiste à souligner la correspondance entre deux parties de l’énoncé (similitude, opposition, complémentarité) en s’appuyant sur des reprises syntaxiques et rythmiques. Comme on peut le remarquer en observant les parémies classées dans la catégorie des insultes, elles obéissent à un même moule de fabrication à savoir GN + va + GN. De même, les formules de bénédiction, de malédiction ou de superstition que Douffissa et *al.*(2009) appellent ‘‘ les vœux imagés ’’, utilisent la même structure syntaxique qui est l’impératif. Les parémies dites standards ont également une structure binaire où le rythme et la rime sont mises en évidence.

### 2.4. Les reprises anaphoriques

Les morphèmes grammaticaux sont des marques syntaxiques autour du verbe. Ils renvoient tantôt aux pronoms, tantôt aux conjonctions, tantôt aux flexions du verbe. Ils se résument à la reprise de l’élément *a* du segment *a-v* ou de l’élément *an*. En nous rapportant à la classification par ordre alphabétique des parémies de notre corpus, nous sommes arrivé à dégager plusieurs séries de reprises anaphoriques.

#### 2.4.1. La série des syntagmes commençant par *a*....

Dans les marques syntaxiques autour du verbe, nous avons l'apparition du segment *a-V*. Ce *a* préfixé au verbe joue le rôle de pronom de conjugaison. Sur les 27 parémies commençant par *a*, si on excepte les 24 qui commencent plutôt par *an*, on dénombre effectivement 21 qui représentent la catégorie du segment *a-V*. Sur ces 21 parémies, seules 04 ne souscrivent pas à la règle d'*a-V*. Il s'agit des parémies :

(41) *A Gereme sa?*

A /Guéréomé/interr.

“ Est-ce que nous sommes à Guéréomé ? ”

(42) *Ahak tufu !*

Ahak/ tufu !

“**Tout** craché !”

(43) *Akki moŋgus assoŋ na, hay azab sa?*

Où stiga/ est/pause/mil/il+s'épanouir+inacc./interr.

“**Où** striga est, mil s'épanouie –t-il?”

(44) *Aŋga tattuwah asən gāla əmta di ?*

où/souffrance/elle+connaitre/place/mort/interr.

“ La souffrance connaît-elle **où** la mort est logée?”

où *a* est respectivement une préposition (à), une particule de l'onomatopée *ahak* (l'action de racler la gorge) et un adverbe (où) dans les deux derniers cas. On retient que 21 sur 27, soit 72,41% des parémies commençant par le morphème lié *a* fonctionnent comme des marqueurs syntaxiques gravitant autour du verbe. Ce marqueur peut correspondre en général au pronom indéfini “ on ”.

Mais il peut aussi correspondre à la marque de l'impératif, deuxième personne du singulier comme c'est le cas dans les parémies :

(45) *Affoko na is piyok sa?*

Hume/ pause/tu lèchas/interr.

“Hume et tu lèchas?”

(46) *Arga wəlanɣa məkkɫakənə kəsəŋən akki bərya asanə*

Tape/arbre/sec/tu+savoir+inacc./où/singe/est

“Frappe l’arbre sec, tu sauras où se trouve le singe”

(47) *Arma kiyko!*

Arrête/ tête+ ta

“Fais attention!”

On peut retenir que dans le cas des parémies à l’initiale *a-V*, ce *a* fonctionné comme un “ on ” dans 92% des cas et comme la marque de l’impératif deuxième personne du singulier dans seulement 7% des cas.

Quand le verbe est à la forme négative, il peut recourir à une particule *ba* qui est jetée à la fin de la phrase ou de la proposition. Si la phrase est du type interrogatif, il peut y avoir un *sa ?* à la fin de la phrase pour marquer une interrogation totale dont la réponse attendue est presque toujours un “ non ”. On l’analyse comme une stratégie de dissuasion à partir d’une expérience ancienne établie au rang de vérité. On note aussi que *aŋ* et *oŋ* qui ponctuent les verbes sont les flexions verbales du “ on ” et des deux dernières personnes du pluriel dans d’autres cas.

En ce qui concerne l’organisation des mots et groupes de mots dans un énoncé, on peut citer l’apparition du ***an*** à l’initiale des parémies. En tant que morphème autonome, il fonctionne comme une conjonction de subordination introduisant tantôt la condition tantôt le temps. 6 parémies sont concernées par cette initiale. Elles peuvent être analysées prioritairement comme des subordonnées introduites par “ si ” ou comme des subordonnées introduites par “ quand ”, “ lorsque ”.

Les parémies commençant par *an* font toutes partie des phrases complexes comportant au moins deux propositions dont l’une est la principale et l’autre la subordonnée comme l’atteste cet exemple : *An oŋgornoko abək na // azlah daykiy*

*mğberzleki* ... “ Si le crapaud a bien mangé à sa faim, // il peut sauter plus que la grenouille ”.

Comme on peut le constater, toutes ces reprises sont en position anaphorique. Cependant, d'autres reprises sont en position épiphorique.

#### **2.4.2. La série des constructions épiphoriques**

À l'opposé, on dégage également des éléments grammaticaux en position d'épiphore qui est “ une autre variété de l'anaphore, répétition d'un même mot ou d'un même ensemble de mots à la fin de plusieurs phrases ” (Cogard, 2001 : p. 265). Dans la tradition rhétorique, l'épiphore désigne cette figure de répétition qui consiste à terminer des phrases ou des vers en employant le même mot ou groupe de mots.

Cette forme de répétition est également présente dans les parémies étudiées. Les cas les plus frappants sont la marque de la négation *ba* qui ponctue toutes les parémies sous forme négative et la marque de l'interrogation totale *sa ?* qui ponctue les parémies de type interrogatif. Les interrogations contenues dans les parémies gidar relèvent toutes de ce qu'on appelle interrogation oratoire, rhétorique ou stylistique. Elles fonctionnent comme un procédé qui consiste à énoncer une déclaration sous forme d'une question. En tant que procédé, l'interrogation dite oratoire permet de produire des effets différents sur le lecteur ou auditeur, selon le contexte. Elle est appréhendée comme une “ fausse-question ” puisqu'on n'en attend évidemment pas de réponse. Elle revêt plusieurs fonctions dans les parémies gidar. Elle est utilisée soit pour piquer la curiosité de l'auditeur ou lecteur en apportant une donnée nouvelle relevant de son monde ou d'un autre monde jusque-là ignoré, soit pour orienter la pensée de son vis-à-vis lorsqu'on se rend compte que l'interlocuteur dans l'acte de communication adopte une position non correcte. Elle peut aussi être utilisée pour suggérer une évidence si elle ne s'inscrit pas dans une

conversation directe. Dans d'autres cas, l'interrogation rhétorique permet d'exprimer un doute ou une hésitation. Elle sert également à rendre le discours dans lequel elle s'inscrit vivant.

L'épiphore représente plus de la moitié des parémies. Cette analyse permet de comprendre que la répétition contribue à la construction et de la recherche du sens des parémies gidar. Ces dernières tiennent leur esthétique et leur utilité de ce phénomène de réitération.

### 2.4.3. La série des constructions en symploque

Ces deux formes de réitération, à savoir l'anaphore et l'épiphore, peuvent être combinées dans une seule forme appelée par Robrieux (1993: p. 79) "complexion ou symploque". C'est ce qui apparaît dans les exemples suivants :

(48) *Miny dāda ādiy ziddé a kapta dar di ?*

Qu'est-ce qui met la mouche dans un endroit aride ?

(49) *Miny dāsapan koro dā vajvəl di ?*

Qu'est-ce qui regarde l'âne dans une affaire de cri ?

(50) *Miny gāmnda, miny deŋzle di ?*

Qu'est-ce qu'un poulet? Qu'est-ce qu'un œuf?

(51) *Miny kāda edda va zərmba pelepele dit kirtinin di ?*

Qu'est-ce que tu fais, on dirait la libellule et ses petits ?

Ce fragment de parémies montre qu'une construction syntaxique identique est employée dans ces quatre vers. Cela crée un parallélisme qui met en évidence une similitude. Si dans certains cas, il crée une opposition en entrant dans des antithèses, dans ces quatre vers, le parallélisme crée plutôt une similitude. Dans l'exemple 50, il crée une similitude entre la poule et l'œuf. Cette parémie exprime un grand étonnement devant l'incapacité de quelqu'un à reconnaître que "qui reçoit un œuf a reçu une poule et vice versa". Les (48) et (49) indiquent également une similitude entre le comportement de la mouche et celui de l'âne.

En effet, de même que la mouche ne peut rester dans un endroit aride pour rien, de même rien ne peut mêler l'âne du cri sans une raison valable. Il y a une raison à ces différents comportements. Pendant que la mouche espère trouver des déjections qui vont être déposées par les humains, l'âne indique un message particulier : soit il a vu un autre âne soit il indique un moment précis de la nuit ou de la journée. L'expérience montre que l'âne braie toujours à des intervalles d'heures fixes : 22 heures, 12 heures, etc. Cette analyse nous permet de conclure que les unités lexicales répétitives, notamment le symploque dans les parémies a toujours une fonction précise.

Les reprises épiphoriques en symploque ou les complexions font partie des reprises en syntaxe et peuvent concerner les figures de diction, de construction et toutes les autres. Le symploque peut également être illustrée par les parémies suivantes :

(52) ***Maŋgɔlva** appan balam nan də many **ba***

Dieu ne laisse pas son esclave affamé

(53) ***Maŋgɔlva** appan mitiwe gabban mekelej **ba***

Dieu ne laisse pas l'orphelin nu

(54) ***Dəf** dəmpər də Hiŋzere katərgən **ba***

L'on n'a jamais mange l'Ecureuil seul

(55) ***Dəf** dəsan əŋza asən ədam **ba***

Celui qui sait courir ne sait pas se cacher

En lisant les quatre vers ci-haut, on est frappé par les sonorités qui se répètent. Au niveau des deux premiers, la répétition va au-delà des sons pour se situer au niveau des mots mis en gras débutant et fermant la parémie. Il en est de même des deux prochains vers qui mettent l'accent sur **Dəf** (quelqu'un ou on) et **ba** (pas). Ces sonorités créent un effet de rythme dû aux rimes observables et perceptibles. On remarque que toutes ces parémies fonctionnent avec un thème, notamment " Dieu " pour les deux premiers et " quelqu'un " pour les deux

derniers. Bien plus, elles inscrivent les messages dans l'absolutisme. Pendant qu'on affirme que Dieu n'a jamais oublié son serviteur et l'orphelin dans les deux premiers vers, dans les deux suivants, l'absolutisme se situe au niveau de l'occurrence de certains faits : on n'a jamais vu quelqu'un manger l'écureuil seul et on n'a jamais trouvé quelqu'un qui incarne la perfection : soit il a des aptitudes physiques et il manque d'aptitudes intellectuelles soit l'inverse. Au-delà de tout, c'est la fonction poétique qui se dégage de ces quatre vers dans leur version originale. Si cette fonction poétique est naturelle dans les quatre premiers exemples, dans les derniers cas, elle semble être recherchée. Elle disparaît avec la traduction.

Au-delà de ce que la complexion apporte souvent un effet de mélancolie, elle peut avoir une fonction poétique de versification. Elle facilite la recherche de la rime. Dans les premiers exemples, le *di* de la fin de ces parémies est la deuxième particule du mot interrogatif *Miny* ... On peut penser à une simple coïncidence. Toutefois, cela n'enlève en rien le caractère poétique de ces segments lorsqu'ils sont mis ensemble.

En marge des répétitions qu'on rencontre au début ou à la fin des énoncés, il existe une autre catégorie : la répétition à l'intérieur du discours. Elle touche les unités lexicales.

## Conclusion

Au terme de notre réflexion sur la singularisation du style des parémies issues de la socioculture gidar, il ressort que celui-ci est principalement marqué par la figure de réitération perceptible à travers plusieurs phénomènes langagiers. Nous avons, dans ce travail, choisi d'établir la particularité de ce style sur deux plans. Sur le plan syntaxique, les parémies de ce peuple se caractérisent par des moules syntaxiques particuliers autour des noyaux nominaux et verbaux qui orientent leur interprétation et facilitent leur mémorisation et leur création. Abordant la

question sur le plan des mécanismes figuratifs, on a compris que les principales figures employées dans les parémies sont d'une part la comparaison, la métaphore, l'ironie et le parallélisme. Celles-ci sont générées selon des schémas de constructions précises qui sont ancrés dans la socioculture. D'autre part, les constructions anaphoriques, épiphoriques et en symploque déterminent ces mécanismes autour du jeu sur la sonorité. Cette singularité est certes perceptible, toutefois, elle le sera davantage dans une démarche comparative et en associant l'approche sérielle et l'approche actancielle.

### Références bibliographiques

Anscombe Jean-Claude, 2009, « La traduction des formes sentencieuses : problèmes et méthodes. », in *Traductologie, Proverbes et figements*, coll. « Europe-Maghreb », Paris, L'Harmattan, pp 11-36.

Bonhomme Marc, 2019, « La figuralité comme événement de style : l'exemple de la métonymie », in *Cahiers de Narratologie*, [online], 35, since 3 september 2019, connexion on 6 décembre 2021.

Charbonnel Nadine et Kleiber Georges, 1999, *La métaphore : entre philosophie et rhétorique*, Paris, PUF.

Cogard Karl, 2001, *Introduction à la stylistique*, Paris, Flammarion.

Detrie Catherine, 2001, *Du sens dans le processus métaphorique*, Paris, Honoré Champion.

Doufissa Albert et al., 2009, *Proverbes, dictons et expressions guidar (Ma gawla)* infographie de Roger KENGMO, avec le coup de crayon de RETIN.

Duvallon Outi, 2007, La notion de « moule » dans la description des constructions verbales finnoises, in *Etudes finno-ougriennes*, Presses de l'INALCO, n° 39, pp. 105-122.



Goldberg Adèle E., 1995, *Constructions. A construction Grammar Approach to argument structure*, Chicago, Chicago University Press.

Gouchan Yannick, 2011, "Dire, interrompre et redire. La répétition chez chez Attilio Bertolucci", in *La répétition à l'épreuve de la traduction* (dir.), Lindenberg Judith et Vegliante Jean-Charles, Paris, chemin de Tr@verse, pp ; 23-41.

Hagège Claude, 1997, La préposition : une catégorie accessoire ? in *Fiats de langues*, n°9, (dir) Mary-Annick Morel, pp 19-28. Disponible sur [www.persee.fr/issue/flang\\_1244-5460\\_num\\_5\\_9](http://www.persee.fr/issue/flang_1244-5460_num_5_9)

Hakulinen Auli et al, 2004, *Grande grammaire du finnois*, Société de littérature finnoise.

Molinié Georges et Viala Alain, 1993, *Approches de la réception, sémiostylistique et sociopoétique de Le Clézio*, Paris, PUF.

Molinié Georges, 1998, *Sémiostylistique : l'effet de l'art*, coll. « Poétique », Paris, PUF.

Quitout Michel, 2002, *Proverbes et énoncés sentencieux*, Paris, L'Harmattan.

Robrieux Jean-Jacques, 1993, *Rhétorique et argumentation*, Nathan/Her, Paris.

Ruwet Nicolas, 1972, *Essais de linguistique générale. Les fondements du langage* (traduction), Paris, Editions de Minuit.

Stolz Claire, 2006, *Initiation à la stylistique*, Paris, Ellipses, coll. "Thèmes et études ».